

JEAN-MARIE PESEZ

## LES ARMES DU POPULAIRE: INVENTAIRE ECRIT ET INVENTAIRE ARCHEOLOGIQUE

Dans l'imagerie historique française, une figure incarne à la perfection l'intrusion du populaire dans la guerre médiévale<sup>1</sup>, un homme qui n'appartenait pas à la caste des combattants professionnels, mais qui joua un moment un rôle spectaculaire lors d'un des épisodes de la guerre de Cent Ans. Plusieurs chroniques, dont la plus éloquente est celle du continuateur de Guillaume de Nangis, Jean de Venette – peut-être d'autant plus attentif aux faits concernant les paysans qu'il était lui-même fils de l'un d'eux – relatent pour 1359 les mêmes événements qui font suite à la Jacquerie et ont pour cadre la région même où elle se déroula, le Beauvaisis, la région de Compiègne, le sud de la Picardie. Une compagnie de paysans, dirigés par un certain Guillaume l'Aloue, y prirent les armes contre les Anglo-Navarrais. A cette compagnie appartenait un paysan de Rivecourt, près d'Estrées-Saint-Denis, appelé *Le Grand Ferré*, un géant armé, selon Delachenal, d'une hache énorme. Lors de l'attaque que la bande de Guillaume l'Aloue (qui devait y périr) conduisit contre les «Anglais» qui occupaient la maison forte de Longueil-Sainte-Marie, le Grand Ferré fit merveille, abattant à lui seul dix-huit ennemis. Mais tombé malade peu après, il fut surpris par les «Anglais» dans son village: quoique grelottant de fièvre, il se leva, en tua cinq, et mit les autres en fuite, puis il se recoucha pour mourir<sup>2</sup>.

De ces compagnies de paysans en armes, il y en eut beaucoup pendant la guerre de Cent Ans, à commencer par celles des Jacques eux-mêmes qui s'en prirent aux maisons nobles avant de devoir affronter l'armée rassemblée par le roi de Navarre pour écraser leur révolte. Les chefs des bandes ont parfois accédé à la célébrité; ils pouvaient être paysans comme

Guillaume l'Aloue ou comme Guillaume Cale et les autres capitaines des Jacques, cleric (?) comme Arnaud de Cervole, dit l'Archiprêtre qui se comporta plutôt en chef de brigands; ils appartenaient plus souvent à la petite noblesse, comme ce capitaine qui opérait sur les confins de la Bretagne et qui n'est autre que Bertrand du Guesclin. Mais leurs hommes étaient des ruraux, des ruraux qui connaissaient les armes et en prirent le goût.

Les sources écrites permettraient sans doute d'aller assez loin dans une recherche sur la part prise par les paysans dans les guerres du Moyen Age, par les paysans et d'une façon générale par la population civile. Elles permettraient de distinguer les interventions occasionnelles et spontanées des participations requises: même si la guerre était devenue assez vite l'affaire de professionnels, il restait quelque chose de la levée en masse, de l'ancien service en armes dû par les hommes francs; en témoigne l'institution de *l'arrière-ban* qui au XIV<sup>e</sup> siècle mobilise les non-nobles, au moins théoriquement, le service étant le plus souvent remplacé par une subvention<sup>3</sup>.

Restent néanmoins quelques questions: que faisaient de leurs armes les personnages, paisibles habitants de tranquilles localités – à vrai dire, il s'agit de villes plutôt que de villages – auxquels les inventaires après décès attribuent tout un arsenal? On est surpris de constater qu'un apothicaire de Grasse – selon l'inventaire de ses biens dressé en 1474 – était armé jusqu'aux dents: tres a son aise, riche de vaisselle d'étain, de livres, de bijoux d'or, d'argent et de corail, maître Ermentaire Rossanti possédait en outre six arbalètes et deux boucliers qui furent trouvés dans sa salle, un carquois trouvé dans la dépense, deux épées qui étaient dans le *studium*, six cuirasses avec six autres pièces d'armure rangées

<sup>1</sup> On laissera de côté Jeanne d'Arc, la vierge guerrière qui refusait pourtant de se servir de ses armes, de même que Jeanne Hachette, de son vrai nom Jeanne Laisné, qui était une citadine, habitant Beauvais, et dont on ne sait pas bien quelle fut l'action: elle aurait arraché un étendard des mains d'un Bourguignon sur les remparts de sa ville, lors de la tentative de Charles le Téméraire pour s'emparer de Beauvais. Son surnom fait penser qu'elle était armée d'une hache.

<sup>2</sup> E. L a v i s s e, *Histoire de France*, Paris, 1902, tome IV-1, p. 149; R. D e l a c h e n a l, *Histoire de Charles V*, Paris, 1927, tome II, p. 134.

<sup>3</sup> Cf. P h. C o n t a m i n e, *Guerre, état et société à la fin du Moyen Age*, Paris, La Haye, 1972, ch. II. Voir aussi, *Les combattants au Moyen Age* (XVIII<sup>e</sup> Congrès de la Société des Historiens médiévistes) 1991, notamment Ph. C o n t a m i n e «Le combattant dans l'Occident médiéval», p. 15-23; et E. C a r p e n t i e r, «Le combattant médiéval: problèmes de vocabulaire – de Suger à Guillaume Le Breton», *ibidem*, p. 25-35.

dans la garde-robe et même une autre épée dans la cuisine. Quelle abondance et quelle dispersion! Un autre habitant de Grasse ne laisse, en 1472, que trois objets (du moins, c'est ce qu'enregistre son inventaire), une aiguière en étain, une livre de papier et... une lance! Un peu plus tôt, un prêtre habitant une maison de huit pièces ou la vaisselle d'étain ne manquait pas, tenait une arbalète... dans sa chapelle<sup>4</sup>. Les inventaires paysans sont rares: on peut penser que les armes y sont moins fréquemment mentionnées. Sauf à considérer comme telles certains outils. C'est un point sur lequel il faudra revenir.

En archéologie, on a affaire, en somme, également à des inventaires qui posent le même genre de problèmes que les inventaires écrits: on se pose des questions sur leur fiabilité, et surtout sur leur représentativité et la signification qu'on peut accorder à la présence des armes.

Je ne ferai qu'évoquer le haut Moyen Age et le témoignage que portent les armes, celles en particulier que recèlent les nécropoles, sur la violence des temps dont nous parlent aussi d'ailleurs les sites refuges, les grottes réoccupées et, bien sûr, les destructions<sup>5</sup>. Mais les armes, que nous disent-elles? Elles sont parfois nombreuses: 30 % des tombes en contenaient à Nouvion-en-Ponthieu - 85 sur 457 sépultures - lances, haches, fauchards, scramasaxes, épées<sup>6</sup>. En revanche, dans les cimetières du sud de la France, les armes sont le plus souvent absentes. À Rivel (Venerque, Haute-Garonne), les nombreuses plaques-bocles supposent autant de baudriers, pourtant pas une seule arme<sup>7</sup>. Présence ou absence paraissent relever dès lors autant de coutumes funéraires différentes que marquer le niveau social ou traduire la défaillance de l'autorité publique et, de ce fait, la permanence de la violence. C'est l'objet d'un débat qu'on ne peut rouvrir ici. Il semble cependant que l'emploi des armes ne concerne pas la majorité de la population. Nouvion

constitue d'ailleurs un cas extrême. Les armes sont un des éléments qui font une «tombe privilégiée» et paraissent donc réservées à une catégorie de population, déjà une classe de guerriers?

Dans un Moyen Age plus tardif, il n'est pas question de trouver des armes dans les tombes (sauf parfois celles des princes); en revanche, les sites d'habitat en procurent parfois. C'est le cas de Rougiers, en Provence<sup>8</sup>. Ce site d'un *castrum* caractéristique, habité de la fin du XIIe siècle au début du XVIe siècle a fait l'objet d'une grosse publication, où tous les objets sont étudiés dans le plus grand détail, cependant davantage sous l'angle technologique que pour leur place dans la culture matérielle. Il en va ainsi des armes dont il n'est pas toujours précisé si elles ont été trouvées dans le château ou dans le village (où plus de quinze habitations ont été fouillées). Or cela, bien évidemment, n'a pas la même signification. Cependant on peut induire de la publication qu'une très large majorité des armes provient du village et c'est à ce titre que Rougiers intéresse notre propos.

On peut d'ailleurs s'interroger sur le matériel de Rougiers, par exemple sur certains des 161 couteaux, pas tellement ceux qui présentent une lame damasquinée que sur les très grands, mesurant plus de 25 cm de long, parfois dotés d'une gouttière, qui pourraient être en effet des armes, au moins pour la chasse. Les autres éléments relevant de l'armement pourraient également faire penser à l'équipement de la chasse, d'autant que la seule arme défensive, une cotte de mailles, appartient au château, comme aussi une des dagues ou épées. Le fer de lance, peut-être villageois, est très léger et l'épieu apparaît aussi plutôt comme une arme de chasse.

Et il en va encore de même pour les fers de trait, les nombreuses pointes de fleche à barbelures et les carreaux auxquels on ajoutera deux crochets et deux noix d'arbalète, trouvés dans le village. Toutes ces armes pourraient donc évoquer la chasse, plutôt que la guerre (encore que la distinction soit subtile). Le *castrum* de Rougiers s'insère dans un paysage forestier (au Moyen Age surtout). Mais il ne semble pas que le mobilier ostéologique compte beaucoup d'animaux sauvages. Reste, en outre, une observation déroutante: s'il y a peu d'épées, on a trouvé une dizaine de gardes et autant de pommeaux, ceci dans le village; et on doit encore tenir compte des fourreaux, des bouterolles et de l'équipement du cavalier, notamment cinq beaux éperons trouvés également dans le village.

Cette situation, cette abondance des armes, sont-elles représentatives? Les villages médiévaux reconnus par la fouille sont malheureusement, en France au moins, trop rarement publiés exhaustivement pour qu'on puisse apporter à la question une réponse nette,

<sup>4</sup>M.-Ch. Grasse, *L'habitat urbain médiéval en Provence orientale 1250-1525*, thèse de l'Université de Provence, 1995 (dact.). Les inventaires dijonnais montrent également les maisons de bourgeois bien pourvues en armes, celles-ci étant plus rares cependant chez les vigneronnes (communiqué par Françoise Piponnier).

<sup>5</sup> Sur les refuges, cf. G. Fournier, *Le château dans la France médiévale*, Paris, 1978 (1ère partie). On peut aussi évoquer, dans un contexte différent, les sites, hisn ou albacar de l'Espagne musulmane. Cf. A. Bazzana, P. Cressier, P. Guichard, *Les châteaux ruraux d'Al Andalus, histoire et archéologie des husun du Sud-Est de l'Espagne*, Madrid, 1988. La grotte de l'Hortus offre un bon exemple d'un abri moustérien réoccupé à la fin de l'Antiquité ou au très haut Moyen Age (Études quaternaires 1. La grotte moustérienne de l'Hortus, 1972).

<sup>6</sup> D. Pison, *La nécropole de Nouvion-en-Ponthieu* (dossiers archéologiques, historiques et culturels de Nord et du Pas-de-Calais, n° 20 s.l.n.d.)

<sup>7</sup> M. Vidal, «La nécropole mérovingienne de Rivel à Venerque (Haute Garonne)», *Gallo-romains, Wisigoths et Francs en Aquitaine, Septimanie et Espagne*, ed. par P. Périn, Rouen, 1991, p. 189-203.

<sup>8</sup> G. Démons d'Archimbaud, *Les fouilles de Rougiers*, Paris 1980, notamment chapitre XII (Armement, outillage et vie quotidienne).

appuyée sur un mobilier suffisamment bien conservé. A Dracy, hameau contemporain de Rougiers, pas d'armes, même dans la maison II qui paraît avoir brûlé avec tout le matériel qui s'y trouvait habituellement<sup>9</sup>. Il est possible qu'à Rougiers, la proximité du château, le caractère un peu particulier d'une des maisons villageoises dans laquelle Gabrielle Démiens d'Archimbaud est tentée de voir une maison forte, aient contribué à créer une situation un peu exceptionnelle.

A Brucato, autre village du XIV<sup>e</sup> siècle, contemporain de Rougiers et de Dracy, la situation n'est pas moins exceptionnelle. On peut même la dire ambiguë. Elle se complique, en effet, du fait de l'histoire du site.

Les armes sont relativement nombreuses dans ce village sicilien, surtout si on tient compte de la faible superficie fouillée (huit maisons incomplètement reconnues et un segment de rue): 44 pointes de flèche ou carreaux et dix huit plates d'armure<sup>10</sup>. Cette abondance n'a pas surpris notre historien, Henri Bresc, qui constate la présence fréquente des armes dans les inventaires siciliens (écrits) concernant des maisons bourgeoises: épieux, épées, poignards, masses d'armes, cervelières, cuirasses de plates, boucliers<sup>11</sup>. Henri Bresc parle de la diffusion démocratique de l'arbalète. Il faut sans doute retenir cela: à la fin du Moyen Age, dans les zones méridionales de l'Europe, l'arbalète est partout dans les inventaires et les carreaux partout sur les sites.

Il faut cependant être prudent, notamment en ce qui concerne Brucato, en raison des événements qu'a connus ce bourg et qui l'ont finalement rayé de la carte. Les chroniques relatent la prise de Brucato par une expédition angevine, en mars 1338; en octobre de la même année après un siège violent, le bourg est repris par l'armée du roi aragonais de Sicile. S'y ajoute un troisième épisode guerrier, celui-là inconnu des textes, mais qui ravage le site en cours de restauration vers le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle.

Les structures portent les traces de deux incendies successifs et il est remarquable qu'à côté des fers de trait, on ait rencontré aussi des projectiles de pierre, de forme sphérique. La répartition des projectiles peut aussi paraître significative: on les a trouvés dans la rue ou encore dans les pièces avant des maisons; à une exception près: dans la plus récente peut-être des habitations, la pièce arrière a livré un véritable carquois de flèches aux fers en forme de feuilles de laurier, ce qui en fait plutôt une arme de chasse.

A Brucato, il faut donc admettre que les événements guerriers ont pu fausser le bilan des armes

présentes sur le site en l'alourdissant; ailleurs, on peut penser que le bilan risque d'être faussé dans l'autre sens par la récupération. Mais au total, il semble que l'inventaire archéologique rejoigne l'inventaire écrit, et qu'au moins dans les bourgs, la présence des armes dans les maisons ne fasse pas de doute.

Certains groupes socio-professionnels pouvaient être d'ailleurs plus armés que les autres: on pense aux bouchers; ce n'est sans doute par un hasard s'ils jouent un rôle si actif dans les révolutions urbaines.

Les paysans eux-mêmes étaient armés, en quelque sorte, par la possession de certains outils, les grandes serpes, les émondoirs, les «trinquebuissons» et surtout les faux. Sur la prairie de Lamponne, près de Dijon, au premier jour de la fenaison, les faucheurs qui allaient payer leur redevance au garde de la prairie, ne devaient monter à sa loge que la faux *bridée*, ce qui dit assez combien l'instrument était redoutable et redouté<sup>12</sup>. Qu'on pense aussi au *goedendag* des milices flamandes, un grand outil au bout d'un bâton, en somme.

Ce qui manquait au populaire, c'était aussi l'entraînement, l'encadrement, le sens de la manoeuvre. La possession et la maîtrise d'un cheval aussi, probablement. Jeanne d'Arc avait sans doute cet avantage: née dans un pays où le cheval tenait une bonne place dans l'exploitation paysanne, elle savait monter et conduire un cheval<sup>13</sup>.

La possession de certaines armes ou équipements guerriers dans des contextes ruraux pose parfois un problème. Un exemple intéressant est offert par le «trésor» de Lietor, découvert dans la province de Murcie et daté de la fin du Xe ou du début du XI<sup>e</sup> siècle<sup>14</sup>. A côté d'outils, socs, faucilles, houes, marteaux, herminettes, flotteurs et plombs de pêche, outre des balances, des lampes, des verrous, de la vaisselle de bois, une belle table basse, la cache recelait des armes en très bon état: une lame d'épée, un fer de lance, un bouclier ainsi que l'équipement du cavalier, mors, pièces de harnais, éperons. Il n'y a guère de doute que tout cet ensemble a été dissimulé et mis à l'abri par crainte des pillards – on est dans une période troublée de l'Espagne musulmane où la province est l'objet d'incursions berbères – mais par qui? Julio Navarro voit dans le trésor de Lietor l'équipement non d'un groupe, mais d'un chef de famille, mais que viennent faire les armes et l'équipement du cavalier dans l'inventaire paysan?

<sup>12</sup> A. N o m p a i n - R o u s s e y, *La prairie de Lamponne, une région bourguignonne productrice de foin à la fin du Moyen Age*, Annales de Bourgogne, 1967, n° 155, p. 129-155.

<sup>13</sup> Les textes, il est vrai, se contredisent sur ce point. Cf. P h. C o n t a m i n e, *Jalons pour une histoire du cheval dans l'économie rurale lorraine à la fin du Moyen Age. L'élevage médiéval*, "Ethnozootechnie", n° 59, Paris 1997; p. 51-59.

<sup>14</sup> J. N a v a r r o, A. R o b l e s F e r n a n d e z, *Lietor. Formas de vida rurales en Sarq al-Andalus a través una oculacion de los siglos X-XI*, Murcie 1996.

<sup>9</sup> F. P i p o n n i e r, «Une maison villageoise au XIV<sup>e</sup> siècle: le mobilier», *Rotterdam Papers II*, Rotterdam, 1975, p. 151-170.

<sup>10</sup> J.-M. P e s e z (dir.), *Brucato, histoire et archéologie d'un habitat médiéval en Sicile*, Rome, 1984, 1 vol. Voir notamment le chapitre VIII du A. F. P i p o n n i e r et le chapitre X du A. G. e t H. B r e s c.

<sup>11</sup> *Ibidem*, p. 675, note 5

On est amené à admettre une catégorie sociale où paysan et guerrier se confondent et notons-le: pas n'importe quel guerrier, un combattant à cheval. Il est possible que la société d'Al-Andalus à cette époque autorise cette hypothèse.

Ce n'est pas la première fois d'ailleurs qu'une découverte archéologique invite à imaginer ce type d'aberration sociale. La question s'est posée pour le site sub-lacustre de Colletière à Charavines dans l'Isère, contemporain de la cache de Liétor, voire pour le «château» rupestre du Verger à Saint-Romain, ou plus récemment pour le repaire de Grancher en Limousin<sup>15</sup>. Aussi bien, la société rurale au Moyen Age est loin d'être homogène. On ne peut exclure que dans les niveaux supérieurs de la hiérarchie paysanne, des fa-

milles aient eu un genre de vie voisin de celui de la société aristocratique. Celle-ci, de son côté, connaît des déchéances qui abaissent le noble au niveau du populaire, sans, probablement, lui ôter ses prétentions. On doit aussi se rappeler que quelques siècles auparavant, les cimetières mérovingiens évoquaient une société où la séparation entre le guerrier professionnel et l'homme ordinaire n'était pas si marquée. La frontière entre le guerrier professionnel et le guerrier d'occasion n'a sans doute jamais été très étanche au Moyen Age. Aussi bien, et c'est là un truisme, la masse des combattants, dès lors que les armées ou les bandes étaient un peu nombreuses, sortait nécessairement du peuple.

---

<sup>15</sup> M. Colardelle, E. Verdel, *Le habitat immergé de Colletière à Charavines (Isère). Village ou château? Un exemple des difficultés de l'interprétation archéologique*, "Château-Gaillard", XIV (colloque de Najac, 1988), Caen 1990, p. 77-94; *Le Verger à Saint-Romain (Côte d'Or)*, fouille dirigée par S. Grapin, *Le repaire de Grancher*, commune d'Aix, fouille de P. Conte.